

LAURENT  
DE SUTTER

Indignation

**TOTALE**

Ce que notre addiction  
au scandale dit de nous

La relève

L'Éditions de  
Observatoire



Indignation totale

## Dans la même collection

Marylin Maeso, *Les conspirateurs du silence*, 2018.

Éric Fiat, *Ode à la fatigue*, 2018.

Yascha Mounk, *Le peuple contre la démocratie*, 2018.

Denis Ramond, *La bave du crapaud*, 2018.

Claire Marin, *Rupture(s)*, 2019.

## Du même auteur

*Pornostars. Fragments d'une métaphysique du X*, La Musardine, 2007.

*De l'indifférence à la politique*, PUF, 2008.

*Deleuze. La pratique du droit*, Michalon, 2009.

*Contre l'érotisme*, La Musardine, 2011.

*Théorie du trou. Cinq méditations métaphysiques sur Une sale histoire de Jean Eustache*, Léo Scheer, 2013.

*Métaphysique de la putain*, Léo Scheer, 2014.

*Striptease. L'art de l'agacement*, Le Murmure, 2015.

*Magic. Une métaphysique du lien*, PUF, 2015.

*Théorie du kamikaze*, PUF, 2016.

*Quand l'inspecteur s'emmêle de Blake Edwards. Paradoxes sur le désordre*, Yellow Now, 2016.

*Poétique de la police*, Rouge profond, 2017.

*L'Âge de l'anesthésie. La mise sous contrôle des affects*, Les Liens qui libèrent, 2017.

*Après la loi*, PUF, 2018.

*Pornographie du contemporain. Made in Heaven de Jeff Koons*, La Lettre volée, 2018.

*Qu'est-ce que la pop' philosophie ?*, PUF, 2019.

*Jack Sparrow. Manifeste pour une linguistique pirate*, Les Impressions nouvelles, 2019.

Laurent de Sutter

# Indignation totale

Ce que notre addiction  
au scandale dit de nous

Collection « La Relève »  
dirigée par Adèle Van Reeth

ISBN : 979-10-329-0412-1  
ISSN « La Relève » : 2648-1901  
Dépôt légal : 2019, août  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## *Avant-propos*

# Vous

*(Où, considérant le fil ordinaire  
de nos activités,  
l'on prend la mesure de la manière  
dont l'indignation dévore désormais  
chaque instant de notre vie)*

Comme tous les jours, il est trop tôt. Pourtant, vous vous levez – car vous n’avez pas vraiment le choix. Votre tête est un peu lourde, votre corps un peu crispé et votre visage porte encore la marque de la taie d’oreiller. En entrant d’un pas traînant dans votre salle de bains, vous allumez la radio – à moins que, vous arrêtant un bref moment aux toilettes avant de faire couler votre douche, vous allumiez votre téléphone portable afin de consulter vos différents profils de réseaux sociaux. Aussitôt, la rumeur du monde se met à enfler, comme si une foule immense et affamée se ruait dans votre direction : une déclaration maladroite d’homme politique arrive la première, suivie du rapport d’une organisation non gouvernementale consacré au changement climatique, puis de la nouvelle de la perturbation d’une pièce de théâtre par des activistes décoloniaux. Vous n’êtes pas éveillé depuis

cinq minutes que, déjà, votre estomac se tord, votre épiderme se hérissé, votre nez se met à chatouiller de cette sensation que vous connaissez bien : celle qui vous saisit lorsque monte en vous la colère, lorsque vous êtes *choqué* par quelque chose. Il peut s'agir d'une image de violence, du récit d'une injustice, de la pure vulgarité d'un politicien menteur, d'une question de dignité humaine ou de bon sens environnemental, de l'horreur d'une preuve supplémentaire d'exploitation des plus pauvres ou du sans-gêne des plus riches. Cela importe peu : l'essentiel est que vous n'avez pas encore eu l'occasion de vous débarbouiller (ou même de tirer la chasse) que l'indignation vous a saisi – qu'un certain sens du scandale aura fait circuler votre sang un peu plus vite dans vos veines fatiguées par les rêves agités et les inquiétudes de la journée à venir. Celle-ci, du reste, ne sera pas avare en nouvelles causes d'irritation, qu'elles soient celles, répétées jour après jour, naissant de la bêtise ou de la cruauté de vos collègues, de vos supérieurs ou de vos subordonnés, celles nées de la cohabitation difficile avec vos voisins de palier, ou celles révélées par les petites histoires qu'on ne manquera pas de vous faire connaître pendant une pause-café, durant le déjeuner, ou chaque fois que vous consulterez de nouveau Facebook, Twitter ou la *homepage* de vos sites d'informations favoris. Vous en avez l'intuition : ce que vous avez éprouvé si tôt le matin ne vous lâchera plus – comme ça a été le cas hier, avant-hier, et tous les jours depuis si longtemps que vous n'êtes plus très certain de savoir quand tout cela a commencé.



Vous êtes un citoyen quelconque d'un pays quelconque de l'Occident épuisé ; l'indignation est devenue votre lot quotidien – mais un lot qui vous écrase encore davantage que ce que vous n'êtes prêt à admettre ; vous êtes fatigué de l'indignation, au point de parfois en arriver à soutenir que seule elle, désormais, vous indigne encore. Elle est un abîme qui ressemble de manière inquiétante à une forme de dépression, dont vous ne parvenez à sortir que parce qu'une cause de scandale plus puissante que les autres vous a fait vous sentir en vie un bref instant, pareil à celui d'un orgasme qui vous aurait attrapé par surprise – un orgasme sec, trop bref, presque sinistre. Vous n'ignorez pas que, cela, vous le partagez avec des centaines de millions de vos semblables ; eux aussi, comme vous, passent leur journée à sauter d'indignation en indignation, de petite jouissance agacée en petite jouissance agacée, sans parvenir à imaginer une manière d'en briser le cercle. Une partie de vous, pourtant, aimerait tant retrouver une forme de paix de l'âme – une équanimité qui vous ferait regarder les jours de façon souriante, vous rendrait à nouveau le sens du temps, du mouvement des choses, le goût de l'indifférente nature (vous pratiquez la méditation et la randonnée, sans trop de résultat). Votre échec est pour ainsi dire total, ce qui contribue encore à votre épuisement ; pensant à cette vie apaisée que vous ne connaîtrez pas, vous rafraîchissez le mur d'actualité de Facebook ; les pétitions, les nouvelles fracassantes, les posts ironiques ou enflammés recommencent aussitôt à vous sauter à la figure. Vous percevez de manière obscure qu'il y a forcément une logique à tout cela – une

sorte de transcendantal, comme disent les philosophes, autour duquel s'ordonnent les manifestations folles de cette colère, cette spirale d'affects furieux qui semblent envelopper votre vie comme une seconde peau. Vous imaginez une liste de coupables potentiels : le populisme, le néolibéralisme, les fanatiques de gauche ou de droite, le patriarcat, le colonialisme, le déclin de la civilisation, la démocratisation, la consommation de masse, l'égoïsme, la cupidité, le narcissisme, la servitude volontaire – la liste est longue. Mais aucun d'entre eux ne sonne juste ; au contraire, vous avez le sentiment que prétendre désigner un ennemi ne fait que relancer la machine qu'une telle désignation aurait pour vocation d'arrêter. Dans un moment de calme, vous vous l'avouez : vous n'y comprenez rien.

Après avoir bloqué un imbécile de plus sur Twitter, une fois que celui-ci eut témoigné qu'il n'avait même pas fait l'effort d'*essayer* de lire ce que vous y aviez posté cinq minutes plus tôt, vous réalisez que vous n'en pouvez plus : il faut que vous tentiez quelque chose, n'importe quoi. Alors vous vous dites que, peut-être, la meilleure idée, plutôt que de chercher une raison à ce gigantesque bordel, serait de commencer à vous interroger sur la manière dont ledit bordel fonctionne – sur ce qui fait que vous ne pouvez vous empêcher de vous indigner encore et encore. Vous avez envie non pas d'*expliquer* votre indignation, mais de tenter de déterminer comment elle *opère* : quels sont ses rouages, ses mécanismes, ses processus – quelles sont les catégories qu'elle mobilise, les articulations, les idées, les logiques, les « comment ».

Vous décidez de laisser les « pourquoi » de côté, car vous pressentez qu'ils sont ce dont votre indignation se nourrit avec le plus de gourmandise ; à la place, vous vous lancez dans l'analyse des mots, des gestes, des images, en tentant de rester au plus près d'eux, sans vouloir vous montrer trop vite intelligent. Vous respirez déjà un peu plus : passer du « pourquoi » au « comment » vous permet de vous dégager de la jouissance qu'il y a à décerner des points, épinglez les salauds, révélez les pots aux roses au profit d'autre chose, moins gratifiant et plus vague, mais qui vous apaise un peu. Vous vous dites : et si le problème était précisément notre obsession pour le « pourquoi » ? Et si l'indignation était l'ultime produit dérivé de notre désir de trouver des raisons à toute chose – et, en formulant nos raisons, de triompher sur tous ceux qui, par opposition, prouveraient avoir tort ? Et si, pour le dire autrement, l'histoire de l'indignation n'était nulle autre que l'histoire de la raison elle-même – ou, au moins, de la raison telle que nous l'avons héritée de la modernité (disons, de la philosophie d'Emmanuel Kant) ? Vous vous mettez au travail : pour en finir avec l'indignation, peut-être faut-il tenter d'en finir avec cette raison et d'en inventer une autre, qui n'aurait plus besoin d'avoir raison pour ne pas avoir tort. Vous ne vous faites pas d'illusion : vous savez très bien que vous ne convaincrez personne avec cette idée – mais vous vous en fichez, car la perspective même d'avoir à convaincre vous est d'emblée devenue indifférente. Pour la première fois depuis longtemps, vous souriez.



## *Introduction*

# Rire à l'âge de Trump

*(Où, en regardant les late shows  
de la télévision américaine, l'on prend conscience  
de la nature du champ de bataille  
que recouvre l'idée d'indignation)*

L'ambiance était survoltée, à l'intérieur du Ed Sullivan Theater. Comme tous les soirs, le groupe Stay Human, dirigé par le pianiste et chanteur Jon Batiste, avait chauffé le public réuni sur les deux étages du grand théâtre new-yorkais, en attendant l'entrée en scène du présentateur de l'émission de télévision qui allait y être filmée : Stephen Colbert. Depuis deux ans, celui-ci avait succédé à une des plus grandes légendes de la télévision américaine, David Letterman, qui avait présenté le *Late Show with David Letterman* pour CBS pendant vingt-deux ans, chaque jour, peu avant que ne sonne minuit, devant une audience moyenne d'à peu près trois millions de spectateurs. Colbert, un homme mince et élégant d'une cinquantaine d'années, était devenu célèbre en tant que présentateur de *The Colbert Report*, sur Comedy Central, où il avait incarné une sorte de caricature de tout ce que ses fans détestaient : le commentateur d'actualités

télévisées néoconservateur, aussi arrogant que méchant. Le succès de son émission avait poussé la direction de CBS à lui proposer la responsabilité du *Late Show* une fois le contrat de Letterman expiré ; le 8 septembre 2015, Colbert apparut donc pour la première fois sur la scène du théâtre, emmenant avec lui, outre la quasi-totalité de l'équipe de son émission précédente, le public que la chaîne de télévision voulait atteindre. Ce public, constitué avant tout d'étudiants et d'hommes entre 18 et 34 ans, aux opinions politiques ouvertement « libérales », au mode de vie plutôt urbain et aux ressources sociales et culturelles importantes, adorait l'humour vachard du présentateur, et sa manière de mettre en boîte les salauds, surtout s'ils faisaient partie de l'*establishment* républicain. L'élection à la présidence des États-Unis de l'outsider Donald Trump, le 20 janvier 2017, par la grâce d'un découpage électoral favorable aux conservateurs, constitua une véritable bénédiction : soudain, les pires cauchemars, mais aussi les traits les plus grotesques, incarnés par les républicains, avaient trouvé leur visage, le punching-ball parfait. Colbert l'avait très vite compris : lorsqu'il invita Trump, alors simple candidat à la présidentielle, à participer à son émission, le 22 septembre 2015, il le lui dit même en face : « Je voudrais vous remercier, non seulement d'être là, mais d'être candidat à la présidence. Je ne vais pas dire que l'émission s'écrit toute seule, mais vous fournissez le matériel à temps tous les jours<sup>1</sup>. »

---

1. « Donald Trump Has Nothing to Apologize for », *The Late Show with Stephen Colbert*, CBS, 22 septembre 2015.

Cependant, lorsque, le soir du 11 mai 2017, Colbert surgit en courant devant les caméras du plateau, déclenchant l'ovation debout qui l'accueillait chaque soir, l'excitation qui se lisait sur son visage dépassait l'ordinaire : Trump, cette fois, lui avait fait le cadeau le plus extraordinaire qu'un satiriste pouvait recevoir – il l'avait agoni d'injures dans la presse. Au cours d'une interview donnée au magazine *Time*, le président s'était lancé dans une de ces longues tirades incohérentes dont il a le secret, s'en prenant à celui qu'il qualifiait de « type sans talent », incapable de faire une vraie blague et passant son temps à dire des saloperies. « Prenez un type sans talent comme Colbert, dit Trump à la journaliste. Il n'y a rien de drôle dans ce qu'il raconte. Et ce qu'il raconte est dégueulasse. Et les enfants regardent. Et cela ne fait que renforcer ma base. Les gens comme lui ne font que m'aider. Le type était en train de crever. En fait, ils allaient l'éjecter de la télé, mais il a commencé à m'attaquer et soudain ça a été mieux. Mais son émission était en train de crever. Je suis allé à son émission... Mais lorsque j'ai fait son émission – qui a d'ailleurs fait le meilleur score, c'était le score le meilleur. Le meilleur score qu'il ait jamais eu<sup>1</sup>. » Pour le présentateur du *Late Show*, c'était du miel : après avoir lu, en imitant la voix et la diction étrange de Trump, les propos que celui-ci avait tenus dans *Time* et suscité les applaudissements et l'hilarité du public, Colbert, un immense sourire sur le visage, se tourna vers les caméras et entama

---

1. Zeke J. Miller et Michael Scherer, « President Trump Attacks "Lunatic", "No-Talent", "Dumbest Person" on TV », *Time*, 11 mai 2017.

la descente en flammes avec une délectation méchante : « Le président des États-Unis d'Amérique s'en est personnellement pris à moi et à mon émission, commença-t-il. Et il n'y a qu'une seule chose à dire : hihihihihiiiiiiii ! Yay ! Yay ! Je vous aime ! Monsieur Trump, il y a beaucoup de choses que vous ne comprenez pas. Mais je ne pensais pas qu'une de ces choses serait le show-business. N'avez-vous pas compris que cela fait un an que j'ai tout tenté pour que vous disiez mon nom ? Et vous vous êtes retenu. Vous vous êtes admirablement retenu. Mais à présent vous l'avait fait : j'ai gagné ! [...] Cela dit, vous avez raison : il m'arrive de recourir à du langage pour adulte. Et je le fais en public, plutôt que dans la discrétion d'un bus de Access Hollywood. [...] Et il est vrai aussi que faire des blagues à votre propos a été excellent pour l'audience. C'est comme si la majorité des Américains ne voulaient pas de vous comme président<sup>1</sup>. »

Le public rit, hurle et applaudit le monologue du présentateur comme rarement il l'avait fait ; un sentiment évident de communion saturait l'atmosphère de la salle, baignant l'équipe et le public d'un même mouvement, qui mêlait la joie de voir Trump se ridiculiser une fois de plus et celle de sentir qu'ils ne faisaient pas partie des pigeons qui s'étaient laissé bluffer par lui. Enfin, Colbert porta le coup final : « Puisque tout mon succès est clairement basé sur le fait de parler de vous, si vous voulez vraiment me faire tomber, il y a une manière simple :

---

1. « Stephen Reacts to Donald Trump Calling Him "A No-Talent Guy" », *The Late Show with Stephen Colbert*, CBS, 11 mai 2017.



démissionnez. » Puis, adoptant une attitude faussement conciliante, et élargissant encore son sourire, il resta face à la caméra tandis que le théâtre explosait à nouveau. Tirer un maximum du cadeau que Trump avait offert à l'humoriste était quelque chose que ni lui ni ses rédacteurs n'avaient voulu laisser passer ; ils s'étaient surpassés dans l'écriture de son monologue, suscitant la réaction du public dont ils rêvaient – et provoquant, dès le lendemain matin, les gros titres de la presse nationale. Bien entendu, comme de coutume, les échos médiatiques et les commentaires que les internautes en proposèrent se répartirent selon les camps politiques en présence, l'intelligentsia libérale se contentant de relater l'événement en tentant de dissimuler sa propre jubilation, tandis que la presse inféodée aux républicains multiplia les marques de mépris. Dans les deux cas, Colbert pouvait se frotter les mains : comme l'avait dit Trump, et comme il l'avait lui-même explicitement reconnu, se moquer du président – qui tentait de l'attaquer de son côté – était la meilleure chose qui pût arriver à son émission – dont les scores, aussi bien en *live* que sur Internet, bondirent encore. Au fil du temps, cela devint même une sorte de *running gag* : à intervalle régulier, le présentateur, au cours de son monologue ou pendant un entretien avec un invité, lâchait une petite phrase sur le fait que, grâce à Trump, son émission s'écrivait toute seule, que la réalité dépassait la fiction, ou qu'être un satiriste n'avait presque plus de sens désormais. Chacune de ces sorties était aussitôt accueillie avec gourmandise par le public (ou par l'invité en question), comme s'il s'agissait d'une sorte de

vérité irrécusable – la vérité suivant laquelle le monde tout entier avait pris la forme d'une immense *joke*, dont le cœur était la Maison-Blanche, son occupant principal et son administration. Avec Trump s'était ouvert l'âge de la Grande Blague républicaine.

L'épisode du *Late Show* fut vu par à peu près trois millions deux cent mille spectateurs, confirmant la domination de Colbert et de CBS sur les autres *late shows*, qui s'était affirmée depuis le début de la saison – au détriment de la chaîne concurrente NBC et du *Tonight Show*, présenté par Jimmy Fallon, qui avait pourtant trusté la première place des classements pendant des années. Mais, surtout, son audience sur Internet approcha les dix millions de vues, ce qui en fit une des capsules YouTube les plus populaires de l'histoire de l'émission, témoignant de ce qu'une partie de ceux qui apprécient les blagues de Colbert, et un peu moins celles de Trump, ne regardent pas la télévision, voire ne vivent pas aux États-Unis. En tout cas, c'était la preuve que la joie que le présentateur avait manifestée ce soir-là était méritée : Colbert avait en effet « gagné » grâce à Trump et face à Trump ; non seulement avait-il poussé le président à parler de lui, mais, en parlant de lui, celui-ci l'avait aidé à se hisser au sommet de l'audimat, aux États-Unis comme ailleurs. L'importance de ce mouvement n'échappa pas aux médias internationaux non plus, qui consacrèrent de nombreux articles à commenter ce qui pouvait pourtant sembler exotique à des lecteurs n'ayant pas l'habitude des *late shows* américains ; mais qu'ils pussent le faire signifiait sans doute que les émissions en question étaient devenues un phénomène

global. Partout où la détestation suscitée par la figure de Trump s'était répandue, s'était répandue aussi la nécessité de trouver une manière de « gagner » face à lui – de se venger de la victoire, qu'il avait remportée, et qui marquait le triomphe de valeurs et d'attitudes que les « libéraux » de toutes sortes et de toutes nations haïssaient. En suivant les *late shows*, et en particulier celui de Colbert, le public du monde entier pouvait à la fois hurler de rage à la découverte de la dernière imbécillité ou de la dernière monstruosité inventée par le président des États-Unis et jouir des commentaires cinglants que l'équipe de rédacteurs du *Late Show* avait préparés pour la star de l'émission. Lire les journaux ou regarder les chaînes d'information n'était même plus nécessaire : en se connectant sur YouTube pour visionner les clips du dernier épisode, il était possible de se tenir au courant des faits tout en bénéficiant aussitôt d'une mise en perspective qui rappelait pourquoi ceux-ci relevaient du registre premier de la présidence Trump : celui du scandale.

Désormais, pour beaucoup de spectateurs, regarder *The Late Show* ou n'importe quelle autre émission de même nature, comme *Last Week Tonight with John Oliver* sur HBO, *Late Night with Seth Meyers* sur NBC ou *The Daily Show with Trevor Noah* sur Comedy Central, représente une sorte d'exorcisme valant aussi affirmation de soi. Tandis qu'on éclate de rire à l'écoute de la dernière *punchline* ciselée d'un présentateur de télévision, une identification s'opère par le double moyen de l'adhésion aux idées véhiculées par le spectacle et du plaisir qu'il

Il y a à faire partie d'une communauté qui *comprend* le monde d'une telle façon qu'on peut s'en amuser avec elle. Il y a une jouissance de la connivence face au scandale – et c'est cette jouissance que les satiristes américains offrent à leur public de couche-tard libéraux comme à tous ceux qui ressentent une affinité avec eux ; c'est elle dont les *late shows* sont devenus la plus efficace des manufactures, à une échelle excédant de loin celle des États-Unis. Du reste, un tel succès international est d'autant plus compréhensible que là où ceux qui ont porté Trump à la présidence du pays se soucient avant tout de la possibilité d'un retour à ce qui les concerne au plus près, leurs adversaires se veulent conscients du fait qu'il n'existe plus de privilège accordé au local qui ne se paie aussitôt à l'échelle globale. L'arrivée au pouvoir de Trump est un événement affectant le cours du monde entier, la vie de toute la population de la Terre, soit par le biais des mesures ou des actions diplomatiques prises par le président, soit par celui de la cohorte de ses imitateurs se présentant aux élections dans un nombre croissant de pays, en Europe et ailleurs. Le scandale incarné par l'homme au toupet orange constitue la métonymie du scandale incarné par la transformation de la scène politique mondiale – une transformation marquée, aux yeux de beaucoup, par la perte de vitesse des valeurs libérales au profit d'autres, qualifiées par les belles âmes de « populistes ». En se moquant de ce scandale, les rieurs affirment donc leur distance vis-à-vis du cours que prend le monde, en même temps qu'une sorte de sentiment de suprématie intellectuelle par rapport à ceux dont ils se